# L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No 73. NOUVELLE-ORLEANS, DIMANCHE MATIN, 22 MAI 1881. 54me Année.

Dufour, Dunnet & Cie., Propriétaires-Editeurs.

NOUVELLE-ORLEANS, DIMANCHE, 22 MAI 1881.

Entered at the Post office at New Orleans, La as Second Class Matter.



VENTES A L'ENCAN

Par H. Stern & Co., au No 35, rue de Chartres bottes, souliers et brodequins.

Propriété améliorée à la Baie St Louis.—Voir l'annonce d'aucun de D. E. Murphy.


## L'ajournement du Sénat.

Si cet ajournement n'eut pas été marqué par la soudaine démission des sénateurs de New-York, nous n'en ferions l'objet d'aucunes remarques, car nous sommes habitués aux sessions exécutives du Sénat à l'avènement de chaque nouvelle présidence. On sait depuis longues années que ces sessions ont pour but ou de substituer dans les places les hommes d'un parti à ceux d'un autre parti que l'élection n'a pas favorisé, ou de modifier seulement le personnel administratif dans le cas où la politique de principes a été maintenue par le peuple.

Or, ce dernier cas était celui où le Sénat se trouvait pendant cette session exécutive de près de trois mois, bien qu'elle eut dû se borner à confirmer ou à rejeter les nominations faites par le Président. Cette cérémonie eut été bientôt faite et n'eut pas duré plus de 11 jours au lieu de durer 11 semaines, si les forces des deux partis n'eussent été parfaitement égales, en dehors du vote décisif du vice-président des Etats-Unis. La situation, en outre, était entravée par l'opposition du plus puissant membre du Sénat, puissant par le talent du moins, à une des nominations adressées à ce corps délibérant, nomination contre laquelle cet homme s'était élevé avec toute l'énergie dominatrice qui le caractérise, et nous devons convenir qu'il avait quelque raison de croire qu'on lui devait plus d'égards qu'on ne lui en a montré.

On a taché de faire prévaloir l'idée que M. Conkling était tout à fait dépourvu de la qualité sublime de l'abnégation personnelle en matière politique. Qu'il ait beaucoup d'ambition, soit! nous l'admettons amplement, mais il n'est pas exact de dire qu'il ait toujours asservi à ses vues personnelles les intérêts de son parti. Depuis longtemps M. Conkling vit au contraire de désintéressement politique, bien qu'il ait plus de droit qu'un autre membre de son parti à succéder à Grant dans la présidence des Etats-Unis.

A la convention républicaine de 1876, on pouvait le présenter comme supérieur à Blaine et par le talent et par la pureté du caractère, et quand Blaine fut abandonné, on pouvait préférer Conkling à Hayes incontestablement par la première de ces raisons. Hayes était un fort honnête citoyen dans la vie privée, mais sous le rapport de la capacité il était comparativement obscur, et Conkling qui, comme représentant de l'Etat de New-York au sénat des Etats-Unis, y brillait déjà depuis plus de 10 ans, et qui avait traversé tous les scandales du crédit mobilier sans y tremper de loin ou de près, avait se nous semble, plus de titres qu'aucun autre républicain à l'estime de son parti.

On ne pense pas à lui, cependant; il n'obtint pas même une voix à la convention républicaine qui crut apparemment qu'une candidature de l'Ouest était nécessaire pour assurer le succès de l'élection, et Conkling se soumit à cette nécessité, tout comme si sa personnalité ne devait pas entrer en ligne de compte au moment où on renonçait à Blaine qui, comme sénateur de l'Etat du Maine, n'appartenait pas à l'Ouest. Il y avait là de la part de la convention une contradiction flagrante. Si un candidat du Maine avait été jugé convenable de prime abord, on ne voit pas comment un candidat de New-York, de la valeur morale et intellectuelle de Conkling, n'eut pas été également convenable.

Il se passa donc alors à la convention de Chicago une de ces choses comme on en voit souvent sous les républiques, un petit homme fut préféré à un grand et Conkling dut se résigner en faveur de Hayes. Il se résigna en effet et il appuya avec force la candidature d'un homme dont la médiocrité devait lui faire pitié. On ne lui tint pas compte de cette abnégation dont il a donné un autre exemple en se mettant à la tête de ceux qui, en 1880, présentèrent la troisième candidature de Grant à la convention républicaine. Conkling a fait plus encore. Quand les amis de Grant se virent forcés de renoncer à lui, ils portèrent Garfield qui ne pouvait être pour Conkling qu'un rival fort ordinaire, et Conkling se résigna une troisième fois. Il appuya, en outre, avec vigueur la candidature de Garfield et contribua puissamment à son élection.

Cette élection dépendait du vote de l'Etat-Empire, et M. Conkling, qui avait déjà préparé la voie par le triomphe du candidat républicain à la haute position de gouverneur de ce grand Etat, le premier de la République, travailla de manière à assurer ce même triomphe au candidat républicain à une place plus haute encore, à la première de toutes les places, à la Présidence des Etats-Unis. Sans le vote de l'Etat de New York, M. Garfield n'eut pas été élu et si Conkling eut seulement dormi sous sa tente, c'est le candidat démocrate qui l'eut emporté.

Ces faits sont de l'histoire; mais non seulement Conkling employa dans cette grande affaire de l'élection présidentielle en 1880, tout ce qu'il possédait d'influence et d'énergie, mais il sut entraîner dans la voie électorale qu'il suivait au profit d'un autre, l'ex-président Grant lui-même, qui de personnage muet qu'il avait été jusqu'à ce jour, fut converti en homme communicatif et qui se mit à pérorer ici et là, dans un Etat ou dans un autre, principalement dans l'Etat de New York, contre le candidatisme d'un ancien compagnon d'armes, à la valeur duquel cependant il ne pouvait s'empêcher de rendre hommage et un hommage éclatant. Dans cette circonstance qui fut remarquée par tout le monde, Grant, bien qu'inexpert en fait d'éloquence, eut semer ses discours de traits d'autant plus parfaits, qu'ils étaient lancés sous une forme de langage d'où la politesse n'était jamais exclue.

Conkling avait donc transformé en régénéré l'ex-président Grant. Il en avait fait un orateur habile, tellement habile que ce fut seulement alors, c'est-à-dire après avoir la sa discours, que les démocrates clairvoyants commencèrent à douter du succès de Hancock dont l'élection auparavant ne paraissait pas faire l'objet d'un doute, et à laquelle combattu ainsi et que semblait favoriser une grande majorité du peuple américain. Voilà le tour de force qui fut accompli par Conkling en 1880. Il y avait précédé par l'élection d'un républicain à la tête de Gouverneur, et il achève son œuvre en assurant l'élection du candidat républicain à la place de Président. Il a en même la consolation de voir Grant lui rester fidèle. Une lettre venue du Mexique, où il se trouve, apprend que *Republica* dépouvue de toute précaution oratoire, l'opposition de Conkling à Garfield. Il traite ce dernier en termes très cavaliers et où la courtoisie n'occupe qu'une très faible place.

De là surgit de nouveau la troisième candidature de Grant pour l'an 1884, et ici encore le sénateur démissionnaire Conkling se résigne et s'efface complètement. Il laisse le bruit de cette candidature s'accréditer tout seul, et en cela il fait preuve de bon sens encore plus que de résignation, car la carrière de Grant, en carrière politique du moins, paraît être finie pour toujours. On peut faire de ses prétentions un épouvantail à l'adresse du commun des mortels, mais elles ne seront jamais plus qu'une entrée en matière pour les conventions républicaines futures. Le parti a aujourd'hui la preuve qu'il peut faire triompher aux élections présidentielles, un autre homme que Grant; ce parti a réussi avec Hayes; il vient de réussir avec Garfield et dès lors il croit n'avoir plus besoin de s'abriter sous la bannière de Grant pour combattre et réussir encore.

Mais c'est justement ce dont Conkling peut être convaincu. A lui la place, si Grant ne l'occupe pas. Conkling doit aspirer vivement à une réélection au Sénat des Etats-Unis par la Législature de New York, bien qu'il paraisse ne pas y viser. Mais il ne s'en prendra pas, si cet la Législature le met de côté. Il sait que l'ostracisme sera passager, et que dans tout l'Etat de New York, il n'y a qu'un Conkling, lui-même; il sait que le danger de faire passer l'Etat sous le giron de la démocratie va être imminent, et qu'on aura encore besoin de lui pour le conjurer. Il sait que s'il échoue dans sa réélection au Sénat, il devra cet échec non à la majorité des représentants de son parti, mais aux votes du parti démocrate qui ne se gênera peut-être pas pour faire cause commune avec les amis de Robertson le protégé de Garfield, et ce cet échec lui fera plus d'honneur que de tort aux yeux du parti républicain.

Conkling sait encore que les républicains ne pourront pas dire qu'il appuyait pour la douane de New York, un mauvais citoyen, puisque ce citoyen vient d'être nommé par Garfield consul général à Londres, agence des plus honorables et des plus lucratives, ce qui témoigne de la respectabilité de l'homme pourvu de ce haut emploi; enfin Conkling sait qu'on ne pourra pas dire qu'il soutenait cet homme pour des motifs sordides; il sait qu'on dira au contraire, ce qui est vrai, qu'il le soutenait dans l'intérêt du parti républicain tout entier, dans un Etat douteux où il est toujours important pour ce parti d'agir avec cohésion pour ne pas être battu. Il sera difficile de répondre à ce dernier argument et c'est à cause de cela que, dans notre opinion, bien que nous ne soyons charmé, l'éclipse politique de Conkling sera temporaire seulement, l'Etat de New York étant trop peu résolument républicain, pour qu'on puisse s'y passer longtemps de la personnalité active du sénateur démissionnaire. Infailliblement, Conkling reviendra sur l'eau.

**Correspondance de l'Abeille.**—L'abondance des matières ne nous permet pas de publier aujourd'hui une excellente correspondance que nous adresse de Paris, M. Félix Limet, notre ancien et regretté collaborateur. Elle paraîtra dans notre numéro de mardi.

## La Fête Champêtre de la Société Française de Bienfaisance et d'Assistance mutuelle.

C'est aujourd'hui qu'aura lieu cette fête si vivement attendue. Les Fair Grounds seront remplis de bonne heure par la foule anxieuse d'assister aux divers exercices promis. Non seulement les membres de la colonie française se feront un devoir de porter leur tribu de reconnaissance à cette société qui prodigue ses secours en temps d'épidémie, mais encore les personnes étrangères à la nationalité française, poussées par une légitime curiosité, ou le besoin du plaisir.

La Société française de bienfaisance, qui a pour président M. J. Schweitzer, et pour secrétaire M. L. Simon, dirigée avec une rare intelligence, augmente chaque jour ses ressources. Le bien qu'elle fait à ses sociétaires met ces derniers à l'abri de ces coups du sort qui, trop souvent, s'abattent sur les familles. La mutualité n'est autre chose que l'association dans un but déterminé.

L'association est une des puissances de nos jours, et quand il s'agit de supports mutuels, elle lie ses adhérents par la reconnaissance.

Nous sommes heureux de constater les succès de cette société qui ne compte pas moins de douze cents membres, et nous félicitons son président et sa direction de la prospérité de la situation financière qui leur a permis d'agrandir le pays au milieu duquel s'élève la splendide aile de la société.

**Concert de Maurice Dengremont.**—C'est ici le dernier appel que nous adressons à nos lecteurs à propos du concert du jeune Maurice qui aura lieu lundi, au Grunewald Hall. Le nom de ce prodige musical ne reparaîtra sous notre plume que pour constater un nouveau et immense succès.

On nous communique un télégramme du consul du Brésil, à New York, adressé à M. Charles Dengremond, père du jeune violoniste. Le consul brésilien annonce que les brésiliens résidents de cette ville prennent des arrangements pour un grand festival en l'honneur du célèbre artiste. A cette occasion on lui présentera une médaille en or de la valeur de $1,100. Ce sera la 25e présentation de médailles au jeune Maurice, durant sa courte carrière artistique. Quelques-unes de ces médailles sont exposées au magasin de musique de Grunewald, 127, rue du Canal.

**La Banque d'Epargnes Germania, rue du Camp 81,** bien qu'elle n'ait été ouverte que tout récemment, prouve par son succès l'impérieuse nécessité d'une pareille institution pour nos habitants. Comme elle est organisée et conduite expressément pour protéger les dépôts et offrir des placements à ceux qui n'ont pas le moyen de garder leurs fonds en sûreté, les dépositaires se présentent vite pour profiter du privilège qui leur est offert. Nous pouvons recommander cette institution à la confiance de tous ceux qui désirent mettre en sûreté le fruit de leurs travaux et toutes leurs épargnes.

Dans l'intérieur de la même bâtisse, le caveau de sûreté est ouvert pour la garde de papiers de valeur et des boîtes de banque, des articles d'orfèvrerie, d'argenterie et de bijouterie. Les facilités offertes par ce caveau sont inestimables pour les négociants, les banquiers, les hommes de profession et les familles, qui peuvent y déposer en sûreté tout ce qu'ils ont de précieux.

La Banque d'Epargnes Germania est sous la direction de citoyens occupant tous ici une haute position sociale, dont le caractère et les noms sont engagés pour la garantie des déposants.

**The Southern Art Union et Woman's Industrial Association.**—Cette Association est maintenant prête à recevoir au No 203 rue du Canal tous les ouvrages dont la vente lui sera confiée. Elle reçoivra également avec reconnaissance les donations en linge que vous voudra bien lui faire. Voir l'annonce.

## Le rôle de la France dans le relèvement du Sud.

Le 21 mai 1881, la Chambre de Commerce de la Nouvelle-Orléans (Louisiane), présidée par M. R. S. Howard, s'est réunie pour souhaiter la bienvenue à M. Léon Chotteau, de retour aux Etats-Unis pour la quatrième fois.

M. Chotteau, fort touché de cette marque d'attention, a prononcé le discours suivant:

"Dans mes précédents voyages à la Nouvelle-Orléans, je pense n'avoir laissé ici que des amis. Mais, peut-être, après m'avoir suivi de vos vœux, me reprocherez-vous d'attendre encore, pour vous venir et pour la France, l'acte qui doit corriger des erreurs économiques en donnant un plus libre essor aux forces productives de deux grandes nations. Messieurs, ne vous hâtez pas trop de désespérer; car le mouvement franco-américain est entré dans une phase qui sera sûre et légitime l'espoir.

Les peuples, dans leurs évolutions vers le bien, suivent les lois de l'éternelle logique. Quand ils semblent guidés par leurs rancunes, leurs colères ou leurs préventions, ils obéissent, malgré tout, aux inspirations de la sagesse. Cela revient à dire que les hommes sont plutôt bons que méchants, et qu'un but honnête, voilé accidentellement par des circonstances défavorables, est toujours atteint par des efforts constants.

Que voulaient, en France et aux Etats-Unis, les partisans d'une réforme douanière entre les deux pays? Etre de leur temps, et adapter la législation commerciale des deux républiques amies aux idées et aux tendances d'aujourd'hui.

Un traité allait stimuler l'énergie des exportateurs intéressés, et provoquer un nouveau courant d'affaires. Mais l'action des gouvernements, désirée, sollicitée, ne vint pas donner raison aux partisans d'un progrès nécessaire.

Cette action s'accomplira-t-elle bientôt? Nous l'espérons.

En attendant que les ministres, toujours si peu empressés à répondre aux appels réitérés de l'opinion publique, se consultent et s'ébranlent, il importe, selon moi, de retourner le problème. Puisque le traité, qui devait favoriser les affaires, n'est pas venu, appliquons nous à créer des affaires afin de rendre le traité indispensable et inévitable.

"En me plaçant à ce point de vue pratique, si j'examine la situation de la Nlle-Orléans, je constate que votre port a exporté en France, dans les mois de janvier, février, mars et avril 1881—

| | | |
|---|---|---|
| | 127,494 balles de coton, | 936,452 boisseaux de maïs, |
| | 1,579,403 boisseaux de blé, | 117,442 merrains et 9,535 colis divers. |

Sur ces marchandises, les ports suivants de France ont reçu:

| | | |
|---|---|---|
| Le Havre— | 124,421 balles de coton. | 236,690 boisseaux de maïs. |
| | 584,104 boisseaux de blé. | 114,542 merrains. |
| Rouen— | 3,073 balles de coton. | 577,738 boisseaux de maïs. |
| | 497,618 boisseaux de blé. | |
| Dunkerque— | 152,024 boisseaux de maïs. | 87,452 boisseaux de blé. |
| | 2,900 merrains. | |
| Bayonne— | 142,503 boisseaux de blé. | |
| Bordeaux— | 138,064 id id | |
| Calais— | 91,850 id id | |
| La Rochelle— | 35,000 id id | |
| Caen— | 26,646 id id | |

Ces produits furent transportés en France par 57 navires, dont 55 voiliers et 22 steamers. Sur les 22 steamers, 4 seulement étaient français et ils appartenaient à la Compagnie Transatlantique.

Une telle pénurie de steamers, venus de France me porte à vous demander si la Compagnie Transatlantique, qui ne vous envoie qu'un navire par mois, ne devrait pas établir ici une service bi-mensuel. Des personnes m'ont dit que la compagnie française était aimée à la Nlle-Orléans, qu'on serait fort heureux d'encourager ses innovations, mais que le service actuel était d'autant plus insuffisant que d'autres produits, tels que la farine, le suif, les huiles, les bois et le tabac, détournés autrefois de ce marché, commençaient à y revenir, et pourraient bientôt s'exporter en France en quantités importantes.

Messieurs, faites moi connaître vos besoins, et je communiquerai le résultat de vos délibérations à l'honorable président de la ligne qui relie régulièrement aujourd'hui la Nlle Orléans au Havre.

Une autre question qu'on m'a signalée, et dont je crois utile de vous entretenir, est celle des usines centrales pour la fabrication du sucre. Le mode de fabrication usité aujourd'hui en Louisiane a plus d'un point d'analogie avec l'ancienne manière de fabriquer le sucre de betteraves dans le nord de la France.

Vous savez qu'on commença en France à extraire le jus de la betterave à l'époque du blocus continental, et lorsque les colonies françaises ne purent continuer à alimenter le marché de la mère-patrie. On s'organisa lentement. Les appareils étaient primitifs. Un cultivateur élevait une usine près de sa ferme, à peu de frais, et travaillait sa récolte.

Depuis un certain nombre d'années, de grandes usines se sont ouvertes. Chacune de ces usines, dirigée par un homme qui a fait des études spéciales dans une école du gouvernement, reçoit les betteraves de 20, de 30 ou de 40 fermiers, et opère sur cet approvisionnement avec des appareils perfectionnés. Aussi, aujourd'hui, n'il vous arrive de parcourir les campagnes du nord de la France, et d'apercevoir une de ces anciennes constructions servant jadis à presser les betteraves arrachées sur les terres du fabricant lui-même, vous pouvez apprécier le progrès réalisé depuis cette époque.

La Louisiane a produit, en 1880, 175,000 boucaute de sucre, valant environ 15 millions de dollars, soit 58,750,000 francs. On m'assure que, grâce aux nouveaux moyens de fabrication, on pard chez vous, sur le rendement, environ 30 0\0 de matière saccharine. En 1880, on aurait dû encaisser, en plus, 4,500,000 dollars, soit 23,625,000 fr.

*Le Price Current* en mains, je constate que la production du sucre en Louisiane, de 1835 à 1880, représente la somme de dollars 485,000,000, ou francs 2,546,250,000.

En maintenant le manque de rendement de 30 0\0, vous voyez que, depuis 1835, vous avez perdu dollars 145,500,000 ou francs 763,875,000.

Le planteur qui se fait fabricant ressemble au fermier qui, non content de produire du blé, voudrait faire de la farine. On peut savoir ensemencer un champ, veiller avec intelligence aux soins d'une récolte, et ne rien entendre à la minoterie. On peut être un excellent planteur, et un très mauvais fabricant. Il chacun son métier, et que le principe de la division du travail ne soit plus chez vous un vain mot. Lorsque le planteur a coupé sa canne, son rôle est fini, et le rôle du fabricant expérimenté commence.

Ce fabricant recevra dans son usine les cannes d'un certain nombre de planteurs. Il dirigera une usine centrale.

Mardi dernier, dans une réunion avec la chambre de commerce française nous avons agité la question que je pose aujourd'hui devant vous, et des amis ont soulevé des objections. Ils ont prétendu que le mauvais état des routes, ou plutôt l'absence de routes, pour conduire la canne du champ à l'usine, obligerait le fabricant à ne compter que sur le produit récolté dans un rayon très court. J'ai répondu que les difficultés pour charrier, en France, pendant la saison d'hiver, la betterave du champ à la fabrique de sucre étaient grandes, et qu'on arrivait toujours à les surmonter. On ne surmontera en Louisiane pour la canne, si les planteurs possèdent la dose d'énergie du fermier français.

Un autre argument consiste à rappeler que le temps fixé pour la fabrication n'est que de deux mois, et qu'une usine centrale ne parviendra jamais à fabriquer, en 60 jours, les cannes de tous les planteurs voisins. On peut répliquer ici que la betterave, elle aussi, veut être rapée aussitôt que possible et qu'une fabrique de sucre du nord de la France, avec ses appareils perfectionnés, produit davantage et ne marche parfois que pendant le laps de deux mois. Si la betterave abonde, on jette l'excédant dans des trous nommés silos, que l'on recouvre de terre, et on l'en retire plus tard pour le travailler. Pourquoi ne mettrait-on pas en réserve, sous des hangars spéciaux, les cannes qu'on ne pourrait presser dans le délai rigoureux?

Les réflexions que j'ose vous soumettre me sont inspirées par le désir d'amener chez vous un premier réveil, que ne manqueraient pas de suivre d'autres manifestations d'un travail utile.

Réalisez-moi de vos lumières. Dites-moi, par des chiffres, quel résultat on peut obtenir avec une usine centrale, et, si ce résultat est capable, comme on me l'assure, et comme je le crois, de rémunérer, dans de justes proportions, un concours pécuniaire,—les capitaux français n'hésiteront pas à vous venir en aide. Et la France, qui regarde encore cette partie des Etats-Unis comme une partie d'elle-même, sera fort heureuse de contribuer à rendre à la Louisiane son ancienne prospérité."

Après avoir écouté ce discours avec une attention religieuse, l'assemblée a prié M. Chotteau de vouloir bien agréer ses remerciements.

Le colonel Sandidge, à la suite d'une allocution très flatteuse pour M. Chotteau et les Français qui assistaient à la séance, a présenté plusieurs résolutions à l'effet de nommer un comité de la Chambre de Commerce qui devra se concerter avec un comité de l'Association des planteurs sucriers de la Louisiane et un comité de la Chambre syndicale du commerce français au sujet des propositions judicieuses contenues dans le discours de M. Chotteau.

MM. Cowtin Fenner, Burwell et le Dr Devlou ont à tour de rôle pris la parole M. Cowtin a dit que les Français étaient essentiellement laborieux et économes; qu'ils ne se livraient jamais à des dépenses excédant leurs revenus, tandis que ce n'était pas le cas avec les Louisianais.

## La France à Tunis.

Le télégraphe se livre souvent à des excentricités qu'il dément régulièrement le lendemain, et quelquefois le jour même. Un télégramme publié par les journaux du soir vendredi dernier, annonçait que dans une rencontre avec des tribus barbares, un corps français avait perdu cinq cents hommes. Les dépêches du soir, loin de confirmer cette nouvelle, annoncent au contraire que le général Bréard avait emporté la position de Motzar, avec une perte de six hommes, après avoir fait éprouver aux Arabes des pertes sérieuses.

On se plaît dans certaine contrée à prédiger l'insulte à la France et à prédire des défaites changées le lendemain en victoires. J'amais encore, si à propos de plus mince question, les adversaires de la France n'avaient entamé plus de mauvais vouloirs. L'expédition de Tunis a provoqué la révélation des rivalités et des jalousies qui enveloppent la république française. Il a été enfin permis à cette dernière de compter ses amis et ses ennemis.

Mais ado about nothing. La France accomplira l'œuvre qu'elle a entreprise et qui était imposée par la sécurité des positions de ses possessions algériennes, et aussi par son honneur.

La presse républicaine de France, que nous avons sous les yeux, attache bien peu d'importance à l'opposition venant de l'étranger. Elle compte sur un prompt apaisement des passions mises en jeu. Elle ajoute que si ces passions, abandonnant le terrain de la discussion, se manifestaient sous une forme plus dangereuse, la France est prête à faire face à toutes les éventualités.

**Promenade à l'aventure.**—Nous le disions récemment encore: le journalisme n'est pas la profession qui donne le plus de satisfaction vu les labeurs constants qu'elle exige et les ennuis sans nombre qu'elle cause. Lecteurs aimables, lecteurs indulgents, pardonnez notre prolixité de comparer la profession ingrate que nous avons embrassée alors que nous avons ambitionné le charme de nos illusions de vingt ans, à un fruit succulent à l'extérieur, mais bien g..... à l'intérieur et renfermant un méchant noyau contre lequel se brise la dent gourmandée qui y pèse; à une de ces vieilles filles sur les ridicules desquelles les plumes de nos spirituels portraitistes littéraires, sans jamais tarir de verve, ont conté les histoire les plus drolatiques, à une de ces vieilles filles disons-nous, dont les rides du visage sont ensevelies sous une épaisse couche de fard. Si nous tenons à faire connaître ce côté sombre du journalisme, c'est pour qu'il ne nous soit pas fait un crime de la fantaisie que nous nous passons de temps à autre d'une promenade à travers les rues de la ville, cherchant le repos de nos travaux arides dans une récréation bien innocente. A l'exemple de la généralité des écoliers, nous avons choisi le samedi pour fermer nos livres et déposer notre plume sur la table. Ce jour là, les mains dans les poches, le nez au vent, la bouche en cœur et sifflant ou fredonnant un air de Mme Angot, nous errons à l'aventure, nous arrêtant çà et là, devant les montres de magasins, poussant même parfois l'indiscrétion jusqu'à une introduire dans les grands établissements en présence desquels notre curiosité se sent vivement piquée, pour en visiter les départements et les ateliers.

Dans les lignes que nous consacrions dimanche dernier au récit de notre promenade de la veille, nous faisions mention, mais trop banalement pour ne pas y revenir, d'un établissement unique en son genre à la Nouvelle-Orléans

Nous voulons parler de la blanchisserie et de la fabrique de chemises de M. F. Guébld, situé au No 21, 23 et 25, et où sont employées plus de soixante-quinze femmes et jeunes filles. En compagnie de M. Guébld lui-même, nous avons parcouru tous les coins et recoins des deux départements et avons pu nous convaincre que rien n'est négligé du bien que l'on en dit. Au rez-de-chaussée se trouve le lavoir. C'est une pièce de quarante pieds carrés environ, à l'une des extrémités de laquelle est placée une boîte ronde d'un diamètre de dix pieds et d'une épaisseur de trois pieds. Cette boîte est divisée en quatre compartiments et dans chacun de ces derniers est mis le linge à laver. La boîte bien close, est mue par la vapeur. Après ce premier travail qui dure dix minutes au plus, le linge est placé dans une chaudière à perrols à jour appelée "centrifuge" et que la vapeur fait tourner avec une vélocité prodigieuse. Ce second travail terminé, le linge passe aux mains des amidonneuses et des repasseuses, dans un appartement situé au premier étage. Certaines pièces de linge telles que les manchettes et les cols, dont repassées sur un cylindre chauffé par le procédé Bunsen. Dans l'appartement contigu à celui dont nous venons de parler se trouve la fabrique sous la surveillance de Mme F. Guébld. Le fils de cette dernière, M. Emile Guébld, taille toutes les pièces avant de les passer aux couturières; pas n'est besoin de dire que ce coupe, toute parisienne, a ce cachet d'élégance que recherchent les capricieux. Ici des couturières d'une autre catégorie, chacune excellant dans sa spécialité, et toute travaillant avec une activité que l'on pourrait appeler de l'ardeur.

L'établissement de M. Guébld, fondé il y a cinq ans, est aujourd'hui dans un état que nous sommes heureux de pouvoir constater fièrement, parce qu'il est la providence de bien des familles par le travail qu'il donne au personnel en emploi, et parce qu'aussi il nous produit des articles de lingerie comme ceux que nous importons de la capitale du goût, Paris.

M. Guébld est un homme actif, entreprenant, qui, avant la guerre de sécession, avait fondé à la Nlle-Orléans une blanchisserie, et qui, si dame chance lui sourit, saura conserver à son établissement la vogue dont il jouit déjà et qui grandit sans cesse.

Un homme de beaucoup d'esprit constatait hier devant moi, qu'il y a pour une femme vingt manières d'offrir du thé—et il affirmait pouvoir deviner dans la variété des intentions le degré d'estime, d'amitié, de prédilection dans lequel chaque invité est tenu:

—Puis-je vous offrir du thé? Grande politesse.

—Un peu de thé, monsieur?...Bonne amitié.

—Voulez-vous du thé? Camaraderie.

—Aimez-vous le thé? Sympathie.

—Vous prendrez du thé, n'est-ce pas? Vous allez en prendre.

—Du thé? dites!—en trainant un peu sur les deux mots—trente-cinq degrés au dessus du zéro.

—C'est pour vous,—en appuyant le tonne avec un joli mouvement coulant: Température des tropiques.

—Du thé, offres donc du thé à monsieur, deux degrés au-dessous de zéro.

Entre ces nuances, il y a d'autres nuances intermédiaires, produite par les intonations.

Les femmes trop spirituelles en font beaucoup d'ennemis, parce que leurs intonations, terriblement variées, disent malgré elles ce qu'elles pensent.

**Taxes arriérées.**—On sait que la municipalité a fait un arrangement avec le shérif pour la collection des taxes arriérées et que suivant cet arrangement le shérif doit garder pour ses frais de poursuite tous les intérêts dûs sur le pied de 10 0\0 par an. Quelques délinquants ont commencé déjà à payer et d'autres veulent bien s'exécuter aussi, mais ils refusent de donner de l'argent comptant pour l'intérêt, prétendant que puisque les taxes dues avant 1879 sont payables en scripe d'école et de police et autres scrips, ils peuvent aussi avec les mêmes papiers payer l'intérêt accumulé.

Le shérif et la municipalité ayant refusé de recevoir ces scrips pour le payement de l'intérêt, le juge Marr a été chargé par l'association des contribuables de porter cette affaire devant les tribunaux dans le but d'obtenir un mandamus pour forcer la ville et le shérif-collecteur à recevoir les scrips pour les frais et l'intérêt accumulé tout aussi bien que pour le principal de la taxe elle même.

THEATRE ST CHARLES.—Mardi, 24 du courant, une représentation sera donnée à ce théâtre par le Club dramatique du Sud. Le spectacle se composera de "Charles the Second" et de "Box and Cox." Nous remercions le club de nous avoir adressé des invitations.

**Déballages.**—Il y a toujours du nouveau dans les déballages de grandes maisons et les acheteurs n'ont alors qu'un embarras: celui du choix mais c'est un embarras agréable.

Nous prenons plaisir à enregistrer les noms de quelques articles qui vont être offerts en vente, à l'Etoile Rouge: ceinture-pins en chevreau, pour dames, COUPE NOUVELLE, pantoufles unies avec TALONS AMERICAINS et avec talons LOUIS XV, bottes et pantoufles blanches pour fillettes, souliers DORÉE et ARGENTÉE pour enfants, pantoufles DORÉES pour bébés, pantoufles bronzes, blondes et noires, pour bébés. Bottes à boutons, ENVIRON DIX GENRES NOUVEAUX. Nous prenons plaisir à rappeler aux dames que tout soulier vendu à l'Etoile Rouge porte le cachet original de la parfaite élégance. Tous les articles, de premier ordre, sont fabriqués spécialement pour la maison.

**Pour la Baie St-Louis, Biloxi, etc.**—Le steamer *Heroine* doit faire un service régulier entre la Nlle-Orléans et la Baie St-Louis, la Pasc Christian et Biloxi. Les jours et heures de départ, ainsi que les jours de retour, sont indiqués dans une annonce insérée plus loin. L'*Heroine* partira du wharf de Milneburg.

**Approbation d'un Médecin.**

Le Rév. C. A. Harvey, D. D. de l'Université de Kenyon, de Washington, a adressé la lettre suivante à MM. H. H. Warner & Co., de Rochester New York:

Messieurs, je prends plaisir à certifier que je connais depuis deux ans le remède connu de Warner intitulé: le "Safe Kidney and Liver Cure," et que je trouve que ce remède est efficacité curative dans les maladies invétérées et est disant incurables de Bright en cette ville. Dans quelques cas de ces maladies, qui étaient les plus avancées et arrivées déjà presque à leur dernier degré, et qui avaient été abandonnées par les docteurs des deux sexes, la prompte amélioration produite par ce remède m'a fort vivement étonné. Je serais convaincu que pour les maladies de Bright, à quelque degré qu'elles soient arrivées il n'y a pas de remède plus prompt et plus efficace que celui de Warner.

Respectueusement votre, C. A. HARVEY.

SCHINDLER—WEBER. Marié, le lundi, 16 mai 1881, par le Rév. Père Mignot, à la Cathédrale St Louis, LOUIS U. SCHINDLER, d'Alexandrie, à Miss MARIE H. WEBER, née Ansbauer, de cette ville.

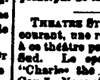
Décédé, hier matin, à midi, DAME FRITZ BILLIEUX, âgée de 23 ans. Les amis et connaissances des familles Billieux et Dussous, sont respectueusement invités à assister à l'enterrement, qui aura lieu AUJOURD'HUI, à deux heures P. M. Le corps est exposé rue Bouny, près Dumaine.

De la part de son époux. Cherge Sto-Anna.

Décédé samedi 21 mai, à 10 heures moins un quart, PIERRE J. LA VILLEBEUVRE, âgé de 15 mois, fils de J. P. La Villebeuvre et de Blanche Gassette. L'enterrement partira aujourd'hui dimanche, à 4 heures du No 186, rue Hôpital, près Kemparis.

**IN MEMORIAM.**

Salle de l'Association de Bienfaisance Mutuelle du Pélican.



A toujours qu'il a pu un Tout

Puissant de rappeler à lui notre frère et ami, JEAN LATAPIE, natif de France, décédé en cette ville le 9 mai 1881.

Qu'il soit résolu que tout en nous résignant aux décrets de la divine Providence, nous déplorons vivement sa mort qui prive cette association d'un membre utile et dévoué.

Et qu'il soit de plus résolu que nous offrons à la famille du défunt l'expression de nos regrets et de nos sympathies, et que ces résolutions soient adressées dans les colonnes de l'association, publiées dans le PRATIUN et l'ABEILLE de la Nlle Orléans, et qu'une copie en soit transmise à sa famille.

A. CASTILLON, Chairman.
S. BLASINI,
J. J. FRÉCHINEAU,
C. GUERIN,
J. DAURE,
M. HUNT.

Pour copie conforme.

A. L. TISSOT, Président.
L. HANDELL Secrétaire. 22mai—1f

**Societa Italiana di Mutua Beneficenza.**

La suddetta Società dovendo colonizzare con un banchetto al grand Hotel West End la festa della Statuto Monarchico, a adunato la lotteria di Giugno alle ore 8 P. M.—Invita tutti i Signori Italiani che desiderano partecipare; di aver la bontà di sottoscriversi presso.

Il Sig.: Segretario della suddetta.

E. TEGIS,
Via Chartres, No 183.

22 mai—2f, 29—juin 2.

**LES SALONS DU Southern Art Union and Women's Industrial Association.**

No. 203 RUE DU CANAL,

seront ouverts pour la réception des souscriptions et mais de l'ouvrage de la Soc. le MERCREDI 25 courant, de 8 à 10 P. M. et le 26 et 27 courant, de 10 A. M. à 3 P. M.

Toutes les personnes intéressées dans l'objet de la Société susdite ont a été avisées et sont cordialement invitées.

Des contributions d'ouvrages de femme pour être vendus doivent être envoyés le plutôt possible. 22 mai—1f

**The Southern Art Union and Woman's Industrial Association,**

Est maintenant prête à recevoir au No 203 rue du Canal, tous les ouvrages que l'on voudra mettre en vente.

22mai—1f

**Salle de l'Association de Bienfaisance des Lamitié s.**

Une assemblée spéciale aura lieu en local habituel, LUNDI, 23 mai 1881, à 7 heures et demie du soir.

Le plus grande ponctualité est requise, afin de régler les cartes d'entrée au Pique-Nique.

Par ordre de
JOHN F. BREMER, Président.
PAUL E. VOORHIES, Secrétaire.
22 mai—1f

**MARTIAL CROTTES,**

No 61 rue Royale,

A l'honneur de porter à la connaissance de MM. les tailleurs et de ses clients en général, qu'il vient de recevoir de Paris un très grand choix d'échantillons en cas mais nouveautés pour pantalons et pour satin.

Ces échantillons représentent tout ce que la haute nouveauté a de plus récent, comme dispositions, comme nuances, comme qualité.

Sur le point de partir pour Paris, M. Martial Crottes appelle l'attention et la vive respectueuse sur ses tailleurs à venir faire leur choix et à lui confier leurs commandes, ils y trouveront, ayant sous les yeux les dernières nouveautés, facilité dans leur choix pour le goût de leur clientèle, en même temps qu'avantage et profit considérés et appréciés en temps opportun.

22 mai—2f, 24, 26.

**Pour la Baie St-Louis, la Pass-Christian et Biloxi.**

Le steamer

HEROINE

partira de Milneburg à l'arrivée du train de 7 heures du chemin de fer de Mobile, soit pied de la rue du Canal:

Lundi, } A l'arrivée du train de 7 heures
Mardi, }
Vendredi, } du matin.

Pour revenir, il quittera Biloxi:

Mardi, }
Jeudi, } A 6 heures du matin.
Samedi, }

Le fret sera reçu tous les jours au dépôt du Louisville and Nashville Railroad, au pied de la rue Canal.

22mai—1f W. G. COYLE, Agent.
29 Commercial.

**Avis.**

A TANT fait le déposé de mon magasin de la rue de Chartres No 110, je serais charmé de revoir mes amis et le public en général, dans mon nouveau local de la bâtisse Mérazon, au coin des rues Conti et Royale.

24 mai—1f MIS JOHN GAUCHE.


DANZIGER

131-Rue du Canal-131

Grande Vente de Marchandises Nouvelles. Articles d'été, tels que Batiste, Organdies, Jaconas Imprimés, Bunting Fleur de Thé, Linon,